

Zeitschrift: Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 2 (1912)
Heft: 1

Artikel: L'idée du Diable dans l'imagination populaire
Autor: Gabbud, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Die Sou, die het e große Mäge,
 Gebt mer, was i cha ertrage.
 Die Sou, die het so dicki Därm
 Machet kei so grüßlig' Lärm.
 Die Sou, die het so große Füß
 O wie si die Schnitz so süß.
 Zumpfere mit em rote Rock
 Loset, öb das Surchrut chocht!
 D'Sou, die het so dicki Chnü,
 Gebt mer e bigeli rote Wi.
 D'Sou, die het so große Chlaue
 Loset, wie die Chaze maue.
 D'Sou, die het gar schöni Bei
 Gebt mer e Wurst, so cha-n-i hei.
 Wurst heraus! Wurst heraus!
 Glück und Heil in diesem Haus!

3. Bis vor wenigen Jahren war es auch Brauch, daß während des „Wurstmöhl“ ein sog. „Wurstzedel“ zum Fenster hereingeworfen wurde, eine Art Schnitzbank, die sämtliche am Tisch Anwesende in einigen, von einem Verschmied zusammengefügtene Reimen behandelte. Heute nur noch bei seltenen „Wurstmöhlern“ gepflegt, wie auch diese „Wurstmöhler“ selber nicht mehr in dem frühern Umfange abgehalten werden und zu denen man oft bei Verwandten in einem Nachbardorf eingeladen war.

Nachwort der Redaktion. Dieses Wurstbitteln war in unserm Lande ehemals sehr im Schwange, und die dabei abgesungenen Sprüche haben unter sich oft große Ähnlichkeit. Wir haben den Brauch schon früher im Zusammenhang behandelt (s. Archiv für Volkskunde 7, 103 ff.) und ihn für Basel bereits aus dem Anfange des 15. Jh. nachgewiesen („mit singen umb würst uf ein ingond jar, als man in den dörrfern gewöhnlich tut“). Ebenda finden sich andere Sprüche aus der Schweiz zitiert. Daß das Wurstsingen aber auch in Deutschland geübt wurde, zeigt nicht nur Hebel in seinem „Statthalter von Schopshelm“ (s. Archiv 7, 105), sondern auch schon Luther in seinen Tischreden: „Es gemahnt mich gleich, wie mir's einmal in der Jugend ging, da ich und sonst ein Knabe daheim in der Fastnacht, wie Gewohnheit ist vor den Türen sangen, Würste zu sammeln“ (Reclam's Universal-Bibl. Nr. 1222 S. 137). Die Nachweise ließen sich leicht aus Deutschland und Österreich vermehren.

L'idée du Diable dans l'imagination populaire.

Par MAURICE GABBUD, Bagnes.

Le vulgaire ne peut concevoir les êtres spirituels, réels ou imaginaires, que sous une forme corporelle, même charnelle.

Cette matérialisation se fait jusqu'à un certain point d'une manière inconsciente, à l'insu de chacun.

Si l'on demande à quelqu'un quelle idée il se fait du diable par exemple, comment il se le représente à son esprit,

il sera très embarrassé pour répondre. C'est que cette représentation intime est vague et mal définie, mais n'en existe pas moins. Le diable c'est quelqu'un de malfaisant, une «vilaine bête de gent», mais plutôt de forme humaine ou rapprochant de l'homme que des formes physiques de la bête. L'image, les dessins allégoriques représentant le diable ont dans une certaine mesure influencé la pensée populaire sur cet objet.

D'après ce que j'ai étudié sur la matière, voici le portrait sommaire de Satan, suivant les locutions populaires, les proverbes et traditions y relatives: C'est un personnage noir et poilu avec deux cornes au front (ce qui est l'essentiel) une longue queue et la langue rouge et sanguine, pendante hors à la gueule. En ce qui concerne les pieds, la tradition est presque muette, mais d'après le peu que l'on en sait, ils doivent être contrefaits ou ressembler bien plus à ceux des animaux (ordinairement des porcs) qu'à ceux de l'homme.

J'ai dit plus haut que les cornes étaient l'attribut essentiel du diable. C'est sur ce point que la croyance vulgaire est la plus formelle. Le langage populaire est là pour l'attester et pour nous fournir des preuves nombreuses et convaincantes. On entend dire à tout moment à propos de quelque chose de vilain, tordu, contrefait: «il ressemble aux cornes du diable, cornu comme un diable», et cette locution typique: «Si le diable en sait plus, c'est qu'il a les cornes», (*Sè ə dyāblo en s̄a m̄in è dè s̄in ka i kòrnè*) en parlant d'une personne très rusée, à qui toutes les supercheries, toutes les roublardises imaginables sont familières. Il est comparé au diable, avec la différence que ce dernier est la méchanceté, la fourberie incarnée, tandis que l'autre à qui les cornes font défaut, est en arrière d'un degré. A quelqu'un qui sait bien riposter, si on dit à tort ou à raison: «Tu est un diable», il répondra immédiatement: «Je n'ai point de cornes». Il faut donc avoir des cornes pour être un diable!

Inconsciemment sans doute l'esprit populaire rapproche Satan en l'incarnant plutôt du corps humain que de celui d'un quadrupède quelconque. On dit bien d'un animal vicieux qu'il est *diabole*, c'est à dire méchant, mais on ne le comparera guère au diable, tandis que notre Lucifer est souvent assimilé ou mis en parallèle avec un être humain. Dans l'intimité familiale surtout on est prodigue d'expressions de cet acabit: «Tu es vilain comme le diable, tu ressembles au diable, etc.» D'un inconnu de mine peu rassurante, patibu-

laire, on dira : « C'est peut-être le diable — Qui es-tu ? — Le diable, répondra l'interpellé pour peu que l'interrogateur soit peureux. D'une chose (un quartier de bois par exemple) de forme bizarre, contrefaite, cornue : « C'est le diable, c'est la pure image du diable ».

Malgré ce mot très employé, dans un sens louangeux de *bon diable*, le Diable, à proprement parler — le Mauvais (*a Krouè* en pâtois) est un personnage exécrationnel, type de la méchanceté, de la ruse, de la malice incarnées. Ainsi en fait foi le proverbe :

U mariyādzō è an mò
a dyāblo fi sîn z-éfò

Au mariage et à la mort
Le diable fait ses efforts

et l'expression s'appliquant comme terme de dénigrement à un individu mal famé : *C'est le dernier pet que le diable a fait.*

Ce mot de diable, on le rencontre dans les jurons énergiques, les imprécations violentes. Une chose qui ne va pas, une difficulté, c'est un diable.

Quelque chose, un travail qui nous prend du temps, nous « entretient un diable en deux ». On a tout mis en désordre « à diable à quatre », on a tout réuni : « tout le diable et son train », on a arrangé quelque chose d'une façon qui laisse pas trop à désirer, on l'a fait (le travail) « à la diable », etc.

Le diable est également la personnification de la misère, de l'adversité, voire de la concurrence d'intérêt. D'une personne réduite à l'état misérable, qui a à souffrir de grandes tribulations, on dit qu'elle « voit le diable ». Dans une de nos assemblées de la Saint-Martin, au sujet d'une importante question locale, un orateur semblait plutôt soutenir le point de vue cher aux communiens du chef-lieu, mais préjudiciable aux habitants de certains villages écartés ; un autre paysan l'interrompt par cette phrase énergique « *No vouin pā firā rirā ò dyāblo* » (nous ne voulons pas faire rire le diable) qui signifiait : « ne faisons point le jeu de nos adversaires, assez habiles déjà pour plaider leur propre cause ».

Les esprits forts de la contrée affectent de se moquer, ce qui est naturel, de cette croyance à un diable, au *noir* qui attise le feu sous la chaudière où brûlent les damnés. Il y a bien un diable, disent-ils, et on le voit plus souvent qu'on ne le voudrait, c'est quand on a des dettes à payer et qu'on n'a pas en poche un rouge liard. On souffre ; l'ambition, un désir ardent qu'on ne peut satisfaire ; « voilà le diable, » disent-ils encore. Pour eux, il faut le dire, le bon Dieu c'est l'argent.